

CHAPITRE PREMIER

La salle d'audience des assises de Munich était pleine à craquer : on attendait la cour.

— Quel est l'avocat qui vient d'entrer avec Me Fein, demanda une jeune femme; pourquoi l'accusé a-t-il deux défenseurs? Fein, c'est pour la galerie, je suppose...

— Ma chère enfant, s'il s'agissait d'un avocat, il porterait la robe, répondit son époux sur un ton de reproche. Quant à savoir qui il est, c'est une autre affaire...

Un vieux monsieur, assis devant le couple, se retourna et expliqua que l'homme en question n'était autre que l'accusé en personne, le docteur Deruga.

— Pas possible! Vous en êtes sûr?

L'aimable vieillard eut un petit rire enjoué.

— Aussi sûr que je le suis d'être le luthier Reichhardt

de Katzentritt : le docteur Deruga habite chez moi. La dame ouvrit de grands yeux étonnés :

— Depuis quand les assassins circulent-ils librement? Je le croyais en prison. Cela ne vous gêne pas d'abriter cet individu sous votre toit?

— Voyez-vous, madame, c'est Me Fein qui l'a introduit chez moi, parce qu'il me connaît depuis longtemps et qu'il désire que son client se trouve à son aise. Si Me Fein m'estime assez pour me confier l'éducation musicale de sa fille unique, n'est-ce pas la moindre des choses que je le paie en retour d'une égale confiance? Il m'a chaleureusement recommandé son client qui, jusqu'à présent ma foi, s'est montré parfaitement agréable, quoique... un peu bizarre.

— Par ailleurs, ajouta le mari, n'oublie pas, mon enfant, qu'un accusé n'est pas encore un condamné.

— Très juste! confirma le luthier, qui s'apprêtait à rappeler quelques cas d'erreurs judiciaires notoires, lorsque l'entrée du jury détourna son attention.

Mais sa jeune interlocutrice ne se tint pas pour battue.

— C'est tout de même gênant, murmura-t-elle, de penser qu'un individu sur lequel pèsent de tels soupçons se déplace librement; d'autant qu'il s'agit d'un personnage louche, que l'on croirait facilement capable de tous les crimes.

— Il faut se méfier des apparences, reprit le mari. Pourtant, je conviens que sa tête n'est pas rassurante; mais des gens prennent son parti... Il est curieux de voir combien la foule est crédule et incompétente dans l'interprétation des physionomies.

Pourtant Deruga avait produit sur la majorité de l'assistance la même impression défavorable : sa tenue négligée, autant que le regard mi-amusé, mi-curieux qu'il promenait autour de lui, semblaient railler la gravité et la majesté des lieux.

— Je l'imaginai très brun... frisé... avec des yeux ardents, observa la jeune femme en s'adressant à son époux.

— Pourquoi? Parce qu'il est Italien? Mon petit, nous non plus, nous ne sommes pas tous blonds aux yeux bleus...

— Il est originaire de l'Italie du Nord, intervint un voisin de droite. On retrouve chez lui du vieux sang germanique.

Un autre spectateur se mêla à la conversation devenue générale, et fit remarquer qu'il présentait le type classique de l'Italien moyen.

Entre-temps, un huissier s'était approché de Deruga et l'invitait à s'asseoir sur le banc des accusés. Il obéit, sans pour cela interrompre son entretien avec Me Fein, son défenseur.

— Tenez, lui disait justement ce dernier, voici le grand veneur chargé de vous prendre au piège. Le connaissez-vous? Mon confrère Bernburger. C'est la baronne Truschkowitz qui l'a lancé sur votre piste... et comme vous le voyez, celui-là a bon nez. Il est votre plus dangereux ennemi : auprès de lui, même le procureur n'est qu'un pauvre épouvantail à moineaux...

Deruga examina cet adversaire qui semblait entièrement absorbé par ses dossiers.

— Je le crois aussi dangereux pour vous que pour moi, conclut-il sur un ton d'aimable ironie, en considérant avec sympathie la figure calme et posée de Me Fein. À vrai dire, ce Bernburger me plairait assez, s'il n'était un aussi vil personnage.

À ces mots, l'avocat fit volte-face et, le bras appuyé sur la balustrade qui le séparait du banc des accusés, tança son client :

— Quand aurez-vous fini de plaisanter, galopin que vous êtes? Nous avons toutes les

raisons du monde d'être sérieux; c'est le moment de prendre exemple sur sa manière de faire, aussi rusée que sournoise et rapace!

— Il a, en effet, quelque chose de l'oiseau de proie. Une belle tête que la sienne... j'aurais aimé en avoir une semblable. Est-ce que je ne lui ressemble pas un brin?

— En tout cas, il serait à souhaiter que votre comportement ressemblât au sien! Pour l'amour du ciel, faites un effort et reprenez-vous! Votre cause n'est pas aussi certaine que vous le croyez : vous avez votre tête à défendre, que diable! Ne l'oubliez pas... Je crains que Bernburger possède des documents que nous ignorons; il nous tombera dessus à l'improviste. Il s'agit d'ouvrir l'œil.

— Bon, bon, répondit Deruga, impatienté. Ma tête, parlons-en; vous êtes sûr de garder la vôtre, quelle que soit l'issue de cette histoire; et pour ce qui est de la mienne, je ne vois pas pourquoi vous y tiendriez plus que moi.

À ce moment, les portes du fond de la salle s'ouvrirent pour laisser entrer la cour, composée du président du tribunal, le conseiller Dr Zeunemann, suivi des magistrats et du procureur. Un courant d'air fit s'envoler la robe du président qui avançait à grands pas, et permit de distinguer sa silhouette énergique, imposante. Il salua d'un geste qui, sans condescendance ni familiarité, inspirait respect et confiance. Sa personnalité dégageait un calme rassurant qu'il communiqua rapidement à l'assistance, jusque-là inquiète et solennelle : on avait l'impression qu'en sa présence tout se déroulerait parfaitement et dans le respect des règles de l'art. Il s'assit en frottant l'une contre l'autre ses belles mains blanches, puis il choisit les jurés. Cela se fit vite et sans encombre, et chacun, comme poussé par une puissance bienveillante, se sentit occuper aussitôt la place qui lui revenait.

— Messieurs les jurés, commença-t-il, il s'agit aujourd'hui d'un cas fort complexe dont je vais brièvement vous résumer les préliminaires. Le 2 octobre de l'année dernière mourait ici, à Munich, des suites d'un cancer — c'est du moins ce que l'on supposait alors —, Mme Mingo Swieter, épouse divorcée du docteur Deruga. Il y a dix-sept ans, après son divorce, elle avait repris son nom de jeune fille. Par testament, ouvert au mois de novembre, elle désignait son ex-époux comme unique héritier de sa fortune qui s'élève à quatre cent mille marks environ. Elle en écartait ainsi tous les ayants cause présomptifs, notamment la baronne Truschkowitz, sa cousine et plus proche parente. Les instigations de la baronne Truschkowitz d'une part, et les graves soupçons — qui constituent plus que de simples conjectures, et que vous n'ignorez point — qui pèsent sur le docteur Deruga, d'autre part, ont déterminé les autorités à procéder à l'exhumation du cadavre. On a pu ainsi établir que Mme Swieter n'était pas morte des suites de sa maladie, mais d'un empoisonnement par le curare.